Les expressions toutes faites et proverbiales relatives au secret en français et portugais

FLORENCE LÉVI
Universidad de Paris III (Francia)

Si l'on ouvre un dictionnaire de proverbes ou d'expressions toutes faites, on s'aperçoit que le mot *secret* n'y figure guère, comme si l'on ne pouvait atteindre et cerner le secret que de manière métaphorique et imagée.

Quelles sont ces métaphores et ces images, en français et en portugais ? Je me propose ici de comparer ces deux langues et de montrer en quoi elles sont tantôt proches tantôt lointaines.

Le secret, en français, *o segredo*, en portugais, deux mots issus directement du latin *secernere* : séparer. Est secret ce qui est séparé et doit le rester pour survivre. C'est, par définition, ce que l'on ne doit pas dire. Mais si le secret était toujours gardé, comment saurait-on qu'il existe ? Le secret est révélé, parfois, au bout d'un certain temps, dans certaines conditions, etc. Le secret est une particularité de l'alternative parler ou se taire, dire ou ne pas dire.

Révéler un secret comporte des dangers qui sont ceux de la parole en général. Si cela est vrai en français (« Trop gratter cuit, trop parler nuit »), c'est encore plus net en portugais, langue dans laquelle on trouve des connotations anciennes, des échos de la *Bible*, de la philosophie antique et de celle du XVII[e] siècle, époque où la retenue était très valorisée. En portugais, se taire est signe de prudence, et parler, signe d'imprudence, moyen de risquer sa vie. *Pela boca morre o peixe* [Par la bouche meurt le poisson], expression proverbiale fort usitée encore aujourd'hui, est bien une invitation à se taire, ou, du moins, à ne pas trop parler[1]. Le proverbe *Quem confessa pela boca morre pelo pescoço* (« Qui dit toute la vérité finit pendu au gibet », *in* Dournon, 1986: 186) exprime, lui, le danger de mort lié à l'aveu.

Est-ce à dire que l'homme qui parle est perpétuellement en danger de mort ? Nombreux sont les exemples de personnages de l'Antiquité qui ont été punis et sont morts pour avoir révélé des secrets. De même, les exemples ne manquent pas de personnages loués pour leur silence et leur retenue. Ce fut le cas, par exemple, de la courtisane grecque Léaîna, à laquelle, selon Plutarque, les Athéniens rendirent hommage et montrèrent leur reconnaissance pour avoir su garder un secret et ne pas avoir dénoncé ses amis comploteurs, en « faisant couler en bronze une statue de lionne sans langue, qu'ils dressèrent aux portes de l'Acropole » (Plutarque, 1975: 236). Outre Plutarque et d'autres auteurs de l'Antiquité, je me réfère aux écrits de Calcagnini et de Pio Rossi, deux auteurs italiens du XVI[e] siècle. Ainsi, Calcagnini écrit-il : « Bien connue est l'opinion de Pythagore : « Quiconque, même s'il est ignorant, est prudent s'il se tait ». Le même philosophe, quand on lui demandait quelque secret,

[1] Remarquons cependant qu'en portugais, c'est au poisson que l'on compare le muet : *mudo como um peixe*, de même qu'en français (« muet comme une carpe »).

répondait : « Je brûlerais ma tunique, si je la croyais au courant de mes affaires » (Calcagnini, 1993: 103).

Remarquons que les définitions données par les dictionnaires français et portugais de certaines expressions désignant l'indiscrétion ou le bavardage font référence en premier lieu au fait de « ne pas savoir garder un secret ».

Ayant étudié un corpus d'expressions portugaises toutes faites faisant référence à la bouche et à l'oreille, nous avons pu constater qu'il contenait davantage d'expressions désignant la dénonciation et la révélation du secret que le maintien ou la garde de celui-ci (Florence Lévi : 1994). Comme si révéler un secret était de l'ordre de la transgression et méritait d'avoir « des mots pour le dire », alors que garder, maintenir un secret, serait naturel et désignerait l'être même du secret.

L'abondance d'expressions pour dire la médisance, le commérage, le bavardage existe dans beaucoup de langues, mais elle est particulièrement nette en portugais. Il y a un contraste entre cette richesse langagière et le contenu du discours populaire consistant à critiquer la médisance. On peut se demander si ce n'est pas le propre du langage idiomatique que de dire ce qu'il ne faut pas dire. L'emploi de métaphores et d'images servirait à « cacher » le sens profond de ce qui serait une parole scandaleuse si elle était dite en termes de langage courant.

Dans ce corpus se dégage une valorisation de la retenue et de la « garde » estimées préférables à l'énonciation du secret et qui se résume dans la métaphore de la « bouche cousue» (*boca calada* : bouche fermée)[2]. Se taire, c'est se protéger, éviter le risque de livrer un secret qui ne doit pas être dévoilé. Ainsi, *abrir o bico* —mot à mot : « ouvrir le bec »— prend souvent le sens de révéler, dénoncer. De même, *bater com a língua nos dentes* [battre avec sa langue contre ses dents] signifie «vendre la mèche », « révéler le pot aux roses », « ne pas savoir tenir sa langue » . ne pas savoir garder un secret.

Quels sont ces risques qu'il faut éviter ? Un proverbe en dit long : *Antes escorregar do pé que da língua* [Il vaut mieux glisser du pied que de la langue], proverbe qui a existé sous cette forme en France au XIX^{e} siècle (Duneton, 1990: 346). Qu'est-ce qu'un lapsus —étymologiquement : glissement de la langue— sinon, entre autres, la révélation (malgré soi) d'un secret, de quelque chose, du moins, qui échappe au contrôle du locuteur ? La divulgation du secret entraînerait donc la mort tandis que la garde serait garante de vie. Le secret gardé accompagne le vivant jusqu'à sa mort : « on emporte son secret dans sa tombe », dit-on en français, comme en portugais (*levar um segredo para o túmulo*). Mais ce n'est qu'en portugais que l'on désigne le cimetière par *a quinta dos calados*, c'est-à-dire : le domaine des silencieux.

Le proverbe berbère suivant est paradigmatique de ce lien entre la vie et la mort : « Ton secret est ton sang, si tu le laisses échapper, tu mourras ».

Les proverbes relatifs au secret —en français et en portugais— expriment eux aussi, dans leur majorité, le risque que présente l'énonciation d'un secret à autrui : « Secret de deux, secret de Dieu, secret de trois, secret de tous », et, en portugais, l'équivalent strict ou la variante comportant une intervention du Diable dans le « secret de trois » : *Segredo de dois, segredo de Deus ; segredo de três, o diabo o fez.*

Confier un secret à un ami, c'est se rendre prisonnier de lui : *Diz ao amigo segredo, pôr-te-á os pés no pescoço* [Dis un secret à un ami, il te mettra les pieds sur le cou] ; *Ao amigo o segredo diz, ter-te-á preso pelo nariz* [Dis un secret à un ami, il te tiendra par le bout du nez]. Il faut se méfier particulièrement des **femmes**, car:

— *Segredo na boca de uma mulher é como um cesto de penas atiradas ao vento num dia de tempestade* [Un secret dans la bouche d'une femme est comme un panier de plumes emportées par le vent les jours de tempête].

---

[2] La garde de la bouche (*custodia*) est une notion familière aux ecclésiastiques du Moyen Age, comme l'ont montré Carla Casagrande et Silvana Vecchio dans *Les péchés de la langue*. Paris : Cerf, 1991.

— *Segredo em boca de mulher é manteiga em focinho de cão* [Un secret dans la bouche d'une femme, c'est du beurre sur le museau d'un chien ; étant donnée la non familiarité d'un francophone avec cette image, nous traduirons par : un secret dans la bouche d'une femme fond comme neige au soleil].
— *Se teu segredo confias a uma mulher, em breve será público* [Si tu confies ton secret à une femme, en peu de temps il sera public].
— *Segredo em boca de mulher é o mesmo que escrever em papel* [Un secret dans la bouche d'une femme, c'est la même chose que d'écrire sur du papier].

La liste est longue (Moreira, 1996). En français, d'après un adage du XVI[e] siècle, « une femme ne cèle que ce qu'elle ne sait pas » (Rey et Chantreau, 1989).

Du reste, comme le dit ce proverbe —dont on trouve des équivalents dans de nombreuses langues—, *o segredo melhor guardado é o que a ninguém é revelado*, c'est-à-dire : le secret le mieux gardé est celui qui n'est révélé à personne.

Le partage est naturel, la garde est un effort, mais un effort nécessaire dans la mesure où il faut se méfier d'autrui. C'est bien d'un problème de confiance qu'il s'agit dans la transmission, le dépôt d'un secret.

Dire le secret de l'autre, c'est le « violer », le « percer », le « trahir », le « dénoncer » —dans les deux langues—, autrement dit, des verbes exprimant une violence, celle-ci pouvant aller jusqu'à la torture. Si l'on « trahit un secret », c'est que celui-ci est de l'ordre du sacré ; le même processus est en jeu que celui qui préside à la profanation d'une tombe. On fait violence à ce qui ne devrait pas être transgressé. Et l'on retrouve ici l'origine étymologique du mot « secret » : *secernere* : séparer.

Comme nous l'avons dit, le mot « secret » lui-même ne figure guère dans les expressions idiomatiques, comme si on ne pouvait l'atteindre que de manière métaphorique et imagée. Les domaines auxquels ces expressions empruntent leurs images sont souvent les mêmes en portugais et en français, comme nous allons le voir.

Les sens et les organes des sens sont présents dans le lexique lié au secret —nous venons de voir la bouche et la langue. Remarquons, en français, la locution « manger le morceau » qui renvoie, elle aussi, à la bouche (organe à la fois du goût et de la parole, ce qui a de nombreuses implications sémantiques —et éthiques au Moyen-Age) (*cfr.* Casagrande y Vecchio, 1991 ; l'odorat est présent puisque l'on « subodore » ou l'on « flaire » quelque chose lorsqu'on se doute d'un secret (en portugais, on dira : *cheira-me qualquer coisa*, mot à mot : je sens quelque chose, et l'on utilisera aussi le verbe *farejar* —flairer—) ; on le « pressent ». La vue intervient dans la découverte d'un secret : celui-ci est «mis à jour », « dé-couvert », « dé-voilé », autrement dit rendu à la vue. En portugais, révéler peut se dire *revelar*, mais aussi —et plutôt— *desvendar*, verbe formé à partir de *venda* —le bandeau—, à savoir ce qui cache les yeux . De même, l'expression *tirar a máscara* —enlever le masque, démasquer, signifie bien aussi cet acte consistant à ôter ce qui recouvre et fait écran.

Quant à la divulgation du secret, elle concerne l'ouïe puisque l'on « ébruite » un secret, on peut même le « crier sur les toits », quand on ne le transmet pas « de bouche à oreille » (*de boca em boca*, en portugais). Une information transmise secrètement ou que l'on devine à mots couverts peut être désignée en portugais par la locution suivante : *Espírito santo de orelha* [Esprit saint de l'oreille]. L'origine en est bien évidemment religieuse : elle est à mettre en relation avec l'idée que la conception du Christ par la Vierge Marie s'est effectuée grâce au Saint Esprit. On pourrait traduire cette locution par l'expression française « c'est mon petit doigt qui me l'a dit » : le petit doigt est la dénomination familière de l'auriculaire —terme provenant du latin *auris*, l'oreille—, doigt qui a la taille adéquate pour s'introduire dans l'oreille.

Notons que ce mystère de la fécondation de la Vierge par l'oreille est indissociable de l'Annonciation amplement représentée dans l'iconographie, parfois par l'ange Gabriel, parfois par un rayon lumineux symbolisant le souffle divin (Jones 1973, t. 2, chapitre 13). Or, l'on connaît le pouvoir créateur du souffle divin et l'on sait que les prophètes étaient des hommes ayant reçu la *ruah* —mot hébreu qui signifie le souffle et l'esprit.

On ne s'étonne pas, alors, que *espírito santo de orelha* signifie « informação sugerida secretamente » et désigne aussi le souffleur —au théâtre. Divulguer un secret, le rendre public, c'est donc le faire entendre, discrètement ou bruyamment. Dans ce dernier cas, le lexique portugais et français renvoie aux **instruments de musique** ; on « trompette » ou on « claironne » quelque chose ; « c'est vouloir prendre le lièvre au son du tambour » (fin XVII[e]) signifie « vouloir faire une entreprise avec éclat, qui ne peut réussir qu'étant faite secrètement » (d'après Furetière, *in* Duneton, 1990) ; « Il est secret comme un coup de canon » est une expression humoristique employée encore aujourd'hui. De même en portugais, on emploie les expressions suivantes : *Andar com uma campainha* [se déplacer avec une clochette] et *correr o badalo* [faire courir le battant de cloche], pour dire précisément : divulguer des secrets. *Boca de chocalho* [une bouche en clochette], est une métonymie employée pour désigner un bavard.

Il y a, d'autre part, une **figuration spatiale** du secret. Celui-ci est enfoui, caché, gardé, occulté ; il est à l'intérieur, enfermé. Par exemple, en portugais, *arcas/caixas encouradas* [arches/caisses en cuir] désigne les secrets, les mystères. Du reste, la caisse sert d'image pour désigner la bouche, dans l'expression *calar a caixa* [se taire] —de même que la boîte en français dans l'expression familière «ferme ta boîte » —Et *fazer caixa* signifie précisément « garder un secret ». On pense bien sûr à la boîte de Pandore ainsi qu'à des contes populaires [...]. Comme l'écrit Gaston Bachelard, les images d'intimité « sont solidaires des tiroirs et des coffres, solidaires de toutes les cachettes où l'homme, grand rêveur de serrures, enferme ou dissimule ses secrets » (Bachelard, 1957 : 79).

Le secret est donc enfermé, caché, il est dissimulé à la vue. Aussi peut-il se trouver « derrière la porte » ou « derrière le rideau ». En portugais, *por detrás da cortina* —mot à mot : derrière le rideau— est une locution idiomatique signifiant « en secret ». En français, au XVII[e] siècle, on avait un strict équivalent : « sous la courtine » : secrètement (Duneton, 1990: 366). Et l'on associera cette locution à la suivante : « l'envers de la tapisserie », c'est-à-dire « la réalité cachée derrière une apparence flatteuse ». « Être derrière la tapisserie » signifie « connaître les dessous d 'une affaire ».

L'image du rideau est classique ; il est intéressant de savoir que Pythagore livrait son enseignement à ses disciples derrière un rideau (Jamblique, 1996: 41).

Et l'on pense aussi au rideau du temple de Jérusalem qui séparait le Saint des saints du sanctuaire, cachant à la vue l'arche d'alliance.

Dissimulé à la vue parce que placé derrière quelque chose qui fait écran, le secret peut l'être aussi parce que placé sous un objet qui le recouvre : *Por baixo do pano* [sous le tissu] signifie : secrètement, de même que *por baixo da mesa* [sous la table] et que *por baixo da mão* [sous la main]. Du reste, en français, au XVI[e] siècle, « sous la main » signifiait, d'après Furetière, « clandestinement, à la dérobée, en se cachant » et « en sous-main » : en secret, en cachette.

Ne dit-on pas d'un livre qu'il a été « publié sous le manteau » pour dire qu'il a été publié clandestinement ? En portugais, *rasgar o capote* [déchirer le manteau] signifie : dévoiler un secret, un mystère (notons encore la violence de cet acte de dévoilement). En français, on dirait « lever le voile» ; mais notons que l'on dit « rire sous cape » et que, inversement, on dit en portugais *lançar um véu sobre alguma coisa* : mettre un voile sur quelque chose[3]. Rappelons ici que le manteau est l'attribut de nombreux prophètes —dont la mission est de révéler. Dans l'Ancien Testament, le manteau du prophète Isaïe divise les eaux du Jourdain. Pour la psychanalyse, la présence du manteau dans un rêve renvoie aux concepts de chaleur (de protection) et de secret. Et si l'on se tourne vers d'autres cultures, on retrouve la symbolique du manteau : un proverbe suédois dit que « chacun de nous porte un fou sous son manteau, mais certains le dissimulent mieux que d'autres ». Un autre —suédois encore— dit que « le manteau de la vérité est souvent doublé de mensonges » (Montreynaud, 1989: 428). Le secret se trouve donc derrière le rideau, sous le manteau. Pour le découvrir il faut lever le rideau, déchirer le manteau.

[3] Au XVII[e] siècle, « vendre une chose sous cape » signifiait ne pas oser la rendre publique, *in* Duneton (1990).

Mais le secret n'est pas seulement ce qui se trouve dedans, derrière ou sous, c'est aussi ce qui se trouve au fond. L'image de la tombe se retrouve en français et en portugais ; on dira de quelqu'un qu'« il est une tombe » (*um túmulo* en portugais) quand il garde tous les secrets qu'on lui confie. Et c'est encore à la profondeur que la langue portugaise renvoie lorsqu'elle désigne de *poço sem fundo* —puits sans fond— une personne discrète —c'est-à-dire, notons-le au passage, qui sait dis-cerner. Le verbe *encovar* [enterrer] s'applique à des propos que l'on tait et l'adjectif *encovado* signifie, au sens figuré, caché, occulté. Enfouir et enfoui sont les équivalents français de ces deux termes. Le barbier du roi Midas a voulu enfouir son secret dans la terre —en vain, comme on sait— et cette légende est à l'origine de l'expression portugaise employée pour désigner le secret de Polichinelle : *príncipe com orelhas de burro* [prince aux oreilles d'âne] (Neves, 1992). Mais, à la différence de la vérité qui finit toujours par apparaître à la surface, comme l'huile au-dessus de l'eau (*A verdade é como o azeite, vem à tona*), le secret peut rester au fond si personne ne lui fait violence.

La terre, dépositaire du secret du barbier du roi Midas, est à la fois le lieu de la végétation et celui de la tombe, comme le fait remarquer Pierre Brunel dans son ouvrage récemment paru sur *L'imaginaire du secret*. Ce dernier ajoute, reprenant le texte en latin d'Ovide, que « c'est d'une toute petite voix (*voce parva*), dans un murmure (*inmurmurat*), qu'il confie à la terre le secret de Midas ».

Garder un secret, c'est le maintenir en lieu clos, fermé à clef, et le divulguer, le faire sortir de ce lieu. Le secret est contenu dans un réceptacle —la bouche, le coeur, la bouteille— et peut s'en échapper si le réceptacle est fissuré ou si quelqu'un soulève le couvercle. Je cite Pio Rossi : « Ce liquide précieux (je parle du secret) a besoin d'un vase profond, obscur, impénétrable, intact ; s'il était petit et étroit, il déborderait et se déverserait au-delà des lèvres » (Rossi, 1993: 80-81).

Notons que la locution « être dans la bouteille », qui est désuète aujourd'hui, a été employée au XVIII^{e} et au début du XIX^{e} siècle (Rey et Chantreau, 1989: 151).

J. Starobinski montre aussi cette figuration spatiale du langage lorsque, analysant l'exclamation d'Achille : « Il m'est odieux comme les portes d'Hadès celui qui cache une chose dans ses entrailles et en dit une autre ». (Iliade, IX, 312-313), il écrit : « L'altérité ne se spécifie pas simplement comme différence du dit et du non-dit. Elle prend figure spatiale : ce qui n'est pas dit est activement *caché* dans le coeur. L'espace du dedans —l'intérieur du corps— est le lieu où l'homme rusé dissimule (κευθη) ce qu'il ne dit pas. Image simple, qui attribue un *lieu* actuel, invisible, interdit, à *l'autre* qui n'est pas dit » (1989: 267).

Le secret est tantôt liquide (il se répand, on l'épanche, on « vide son sac » —en portugais, *despejar o saco* , où *despejar* est un verbe qui s'emploie surtout par rapport à des contenus liquides), tantôt aérien : il vole (*voa*) de bouche en bouche, tantôt solide (un trésor enfoui ou caché), tantôt lourd («Rien ne pèse tant qu'un secret... ») tantôt léger et petit (on le « glisse à l'oreille »). De toutes façons, lorsqu'il est transmis, il passe d'un contenant à un autre. On pourrait dire que c'est un « objet » doublement contenu (contenu dans un contenant et retenu).

En outre, la divulgation, révélation, dénonciation du secret est soit volontaire soit involontaire. Mais il nous semble que le langage fournit davantage de termes et d'expressions désignant cette transmission comme involontaire. Par exemple, on « laisse échapper un secret », on « lâche un secret» (Lévy, 1976: 123). Dire un secret constitue un processus de relâchement de la parole, d'absence de contrôle, c'est pourquoi, comme le dit la sagesse populaire, c'est sous l'influence du vin qui « délie les langues », que l'on risque de dévoiler des secrets ; un proverbe portugais dit : *Vinho e medo descobrem o segredo* [Le vin et la peur mettent à nu le secret] et un autre : *Vinho em excesso nem guarda segredo nem cumpre promessas* [Un excès de vin ne garde pas le secret et ne tient pas les promesses]. Ce qui est volontaire —et violent—, c'est le fait d'« arracher un secret » à autrui : on lui «tire les vers du nez » —encore une référence au nez ; en portugais, on dit *tirar nabos da púcara*, c'est-à-dire : retirer les navets du gobelet, ou bien *puxar pela língua* [tirer par la langue].

Pour le secret, comme pour toute parole, il y a un jeu de cacher-montrer, de fermer-ouvrir et de contrôler-relâcher qui préside à l'ensemble du lexique quotidien. Si dans le détail certaines différences

existent entre le français et le portugais, ce sont les mêmes domaines auxquels renvoie le langage idiomatique du secret dans les deux langues.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BACHELARD, G. (1975) : *La Poétique de l'espace*. Paris : Quadrige, PUF.
BRUNEL, P. (1998) : *L'Imaginaire du secret*. Grenoble : ELLUG.
CALCAGNINI, C. (1993) : *Description du silence*. Nantes : Le Passeur.
CASAGRANDE, C. ; VECCHIO, S. (1991) : *Les péchés de la langue*. Paris: Cerf.
DOURNON (1986) : *Mini-encyclopédie des proverbes et dictons de France*. Paris : Hachette.
DUNETON, Cl. (1990) : *Le bouquet des expressions imagées*. Paris : Seuil.
Encyclopédie des Symboles (1996). Paris : Le livre de poche.
JAMBLIQUE (1996) : *Vie de Pythagore*. Paris : « Les Belles Lettres ».
JONES, E. (1973) : *Essais de psychanalyse appliquée*, t. 2 : *Psychanalyse, folklore, religion*. Paris : Payot.
LÉVY, A. (1976) : « Évaluation étymologique et sémantique du mot "secret" », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 14.
LÉVY, Fl. (1984) : « 'De boca em boca' ou : 'de bouche à oreille'. Le statut de la bouche et de l'oreille à travers les locutions, expressions et proverbes portugais. Symbolique sous-jacente », *Arquivos do Centro Cultural Calouste Gulbenkian*, vol. XXXIII, 879-936.
MONTREYNAUD, Fl. (1989): « Proverbes du monde », *Dictionnaire de proverbes et dictons*. Paris: « Les Usuels du Robert ».
MOREIRA, A. (1996) : *Provérbios portugueses*. Lisboa : Editorial Notícias.
MOTORET, L. (1998) : « Chronique d'un secret annoncé à travers les titres de films de cinéma », *Sigila*, 1.
NEVES, O. (1991) : *Dicionário de frases feitas*. Porto : Lello & Irmão.
PLUTARQUE (1975) : *De garrulitate [Du bavardage]*, in *Oeuvres morales*, t. VIII, 1ère partie. Paris: « Les Belles Lettres ».
REY, A. ; CHANTREAU, S. (1989) : *Dictionnaire des Expressions et Locutions*. Paris : « Les Usuels du Robert ».
ROSSI, P. (1993) : *Dictionnaire du mensonge*. Nantes : Le Passeur.
STAROBINSKI, J. (1989) : *Le remède dans le mal*. Paris : Gallimard.

